



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ  
DE  
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX° — N° 21 SEPTEMBRE 1960

Julien BOST-LAMONDIE

---

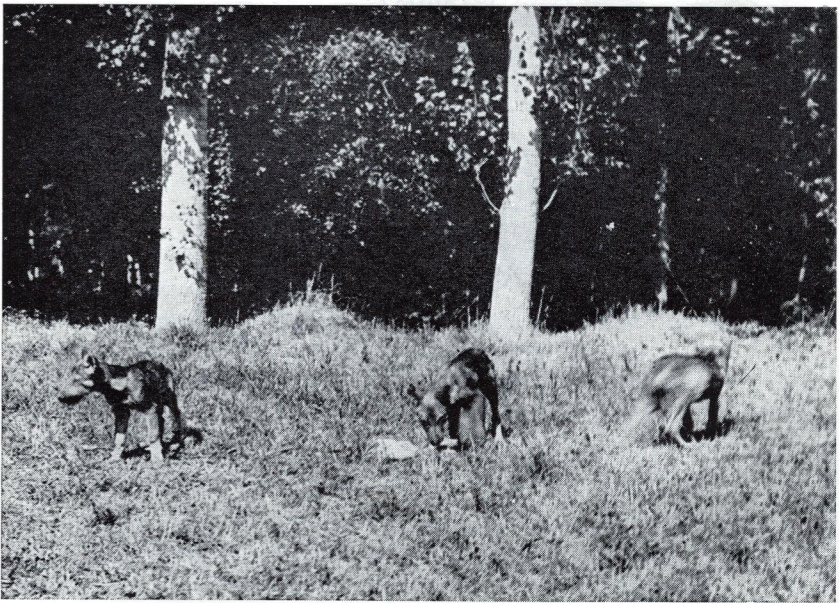
# *ÉCOUTE EN TÊTE!*

---

LES DERNIERS LOUPS  
SOUVENIRS DE VÉNERIE

*(suite)*





Jeunes louvards de trois mois, élevés en liberté, se séparant après la curée faite sur un chat qu'ils ont capturé et étranglé. — Août 1908.

## CHAPITRE XI

En abordant l'année 1909, c'est une période fructueuse en belles attaques; c'est la meilleure année, car en plus de très beaux rapprochers, se placent vingt-trois attaques sur loups et grands louvards, dont plusieurs ont été véritablement de très belles chasses, et j'en citerai au hasard quelques-unes.

Nous débutons en janvier de cette année par quelques sorties dans différentes directions pour prospecter et recueillir des précisions sur les allées et venues des loups, signalés de différents côtés. Nous en avons connaissance dans nos quêtes, mais n'arrivons pas à les attaquer; nous nous décidons à aller en forêt de Verrières. Ce massif de bois, comme je l'ai déjà dit, a toujours été leur lieu de prédilection. Nous avions aussi des raisons pour espérer ramasser des voies, car dans une enceinte, dite de « La Baudenelle », l'équarrisseur de la commune de Verrières, pour ne pas avoir la peine d'enterrer les animaux qu'il équarrissait, venait les dépouiller en pleine forêt, il emportait la peau et les meilleurs morceaux de viande destinés aux chiens des Équipages voisins, et laissait tout le reste sur place. De sorte que les loups de passage dans la région éventaient de loin cette viande à l'odeur très forte, et venaient faire carnage. Aussi en quêtant dans les abords de ces abats, on était assuré de prendre des voies de la nuit, si un animal était en forêt. Comme cette enceinte était à l'opposé de notre arrivée, naturellement nous commencions, en nous y dirigeant, à laisser travailler les chiens sur tout le parcours. Ce jour-là, notre première quête n'avait rien donné, et nous abordons tard la fameuse enceinte. Tout d'abord les chiens n'accusaient rien, mais dans un coin reculé de cet équarrissage improvisé, nous apercevons une carcasse qui avait été

traînée à quelques mètres, nous y allons, et presque aussitôt un récri se fait entendre, et les chiens qui rallient emmènent une voie très bonne. Mais nous avions perdu beaucoup de temps avant, dans nos investigations dans toutes les enceintes parcourues, de sorte qu'il était assez tard quand enfin on a pu entendre par un redoublement intense des voix de tous les chiens, que l'animal était attaqué. Alors il se fait admirablement chasser dans tous les fourrés, traverse deux fois la forêt en plein travers, mais les chiens criaient beaucoup plus que d'habitude, tellement qu'à chaque instant nous croyions qu'ils tenaient les abois; nous étions un peu surpris, mais sans y attacher trop d'importance. Ne pouvant se débarrasser des chiens, il prend un parti, quitte la forêt, et s'en va débûcher, assez vite. Mais gênés par les enchevêtrements des fourrés, car nous suivions à la botte, nous partons avec quelques minutes de retard; nous étions malgré cela à moins d'un kilomètre des chiens, nous avions le vent, nos oreilles ne perdaient pas un coup de gueule; ils traversent les bois de la Ronde et de Vernon, grand train, redébûchent et passent entre le bois Labbé et le château de Chambonneau au Comte de Beaucorps.

Dans la plaine avant d'arriver à Chambonneau, nous rencontrons dans les champs les fermiers qui ramassaient les topinambours, et tout émotionnés, car ils venaient de voir près d'eux passer la chasse, le loup littéralement au milieu des chiens et s'en allant de concert; ils en étaient encore impressionnés, et croyaient de ce fait que le loup allait être pris. J'avoue que nous-mêmes, sans trop nous réjouir, espérions un résultat heureux. Mais une ombre noire, c'est le cas de le dire, la nuit, arrivait vite. Nous continuions à suivre; les chiens avaient pris encore la plaine entre Chambonneau et le bourg de Gizay, c'était même impressionnant de voir au loin s'estompant dans la brume, les chiens volant sur la voie et criant à pleine gorge. On aurait donné son empire pour deux heures de jour de plus; en arrivant vers les bois de la Loge, des cultivateurs qui rentraient chez eux à travers champs levaient les bras en « huchant », criant, et courant à côté

des chiens; c'était affolant, car notre imagination était en ébullition aussi. En arrivant près d'eux, ils disent : « Messieurs, ils vont le prendre, ils l'entourent », puis ils ajoutent : « Il est boiteux ». Ce dernier mot m'avait renseigné sur son comportement, en effet je me souvenais que la saison passée, j'avais eu connaissance d'un loup, pris au piège, mais qui avait réussi à se déprendre en ne laissant qu'une touffe de poils; évidemment c'était lui, il était resté avec une boiterie qui ralentissait son train, mais qui ne lui enlevait pas son endurance. Il avait à ce moment trois heures et demie de chasse vive, pour ses moyens, il est certain qu'avec une heure de jour, nous aurions pu l'aborder avec nos chevaux, et aider les chiens à le mettre à l'hallali. Nous avons laissé faire au maximum de la lueur du jour, mais nous avons arrêté, ne voulant pas abandonner nos chiens en pleine nuit dans les fourrés de la Loge, car alors le loup se serait arrêté, et aurait mis à mal tous les chiens qu'il aurait pu prendre. Après bien des émotions et un peu d'espoir, nous avons été obligés de retraiter avec beaucoup de regrets d'avoir attaqué si tard.

C'est un peu un attrait, de ne savoir jamais à quelle heure et où aura lieu le lancé sur des animaux qui font souvent un chemin considérable dans la nuit. Le hasard est un grand facteur mais on ne peut tabler là-dessus.

Quelques jours après, nous avons eu dans nos quêtes la certitude de la présence de loups, ayant établi leur quartier dans les grands boqueteaux se situant entre la commune de Saint-Maurice et Chire-les-Bois, mais ils ne se cantonnaient pas; nous pensions qu'ils cherchaient un endroit paisible loin des massifs importants où des coupes de bois se faisaient. Enfin un jour de fin janvier, nous avons la chance, après un très court rapprocher, d'en lancer un qui devait être sur pied, dans les bois de la Perdrigère. Très bonne attaque par bon temps; l'animal, un peu surpris, s'embarque en plaine aussitôt et s'en va grand train vers les bois de la Vacherie, prend les brandes de Narvarron; ces étendues de landes sont idéales pour suivre les chiens, dont on peut voir le travail tout le temps, mais il faut avoir des chevaux vites et

habitués à galoper dans le fourré, et il ne faut pas hésiter à couper très vite au-devant, si on en voit la possibilité, car autrement on perd très vite. La chasse évite les Cartes, passe dans les bois des Pommeraies, pique une pointe vers la vallée de l'Ail; un peu avant de l'aborder, un chasseur, que le hasard amenait dans un chemin, aperçoit le loup sautant la haie, le tire de très près avec du plomb à lièvre, le touche sans l'arrêter, mais cela ne fait qu'accélérer l'allure; les chiens qui arrivaient avec sept à huit cents mètres de retard, volent sur la voie. Alors nous sommes un peu grisés par l'explication du chasseur, nous redoublons de volonté pour nous rapprocher des chiens; la chasse passe non loin de Saint-Secondin, gagne les bois de la ferme dite « des Forêts »; aussitôt après, dans le Bois-Binaud, touchant la propriété de M. de Nucheze, il y a un arrêt, nous supposons un défaut, mais il est de courte durée, car un récri formidable se fait entendre, comme si on entendait un ferme roulant sur sanglier. Nous nous précipitons aux chiens, et avec surprise et joie délirante, nous voyons le loup entouré par les chiens, qui se faufilent les uns et les autres au ralenti en hurlant de rage, avec de petits arrêts; nous comprenons, le loup a été atteint par le chasseur à une cuisse et quelques grains de plomb ont dû pénétrer dans des endroits vitaux; au bout de quelque cent mètres, l'animal épuisé s'arrête, et tient en respect tous les chiens qui l'entourent, l'aboyant rageusement; je descends de cheval et comme mon manche de fouet était un nerf de bœuf traversé par une tige d'acier, terminé par une boule de plomb, je me dirige à pied vers le loup et profitant d'une attaque des chiens, je lui assène un violent coup de manche de fouet sur le crâne, ce qui l'étourdit et le fait tomber, je recommence encore jusqu'à ce que mort s'ensuive, très aidé par les chiens qui soutenus par ma présence s'étaient précipités et le mordaient à pleines dents.

Après quatre heures et demie de débûcher, nous étions enthousiasmés; évidemment le coup de fusil, en ne le tuant pas net, nous avait ménagé une fin et un hallali très émouvants et une bonne satisfaction et récompense

pour les chiens. Aussi, pour les uns et les autres la retraite fut très adoucie par tous les regards que les gens rencontrés sur le chemin du retour jetaient sur le loup, ficelé sur le devant de ma selle. Cela ménageait pour l'avenir une bonne réclame, pour pouvoir parcourir les champs ensemencés sans être agonis. C'est une destruction qui remplissait d'aise le cœur des campagnards, et en nous donnant notre plaisir, nous facilitait des relations cordiales avec tous les habitants des fermes et les propriétaires de bois. Cela comptait beaucoup pour nous.

Continuant nos sorties fin février et mars, nous faisons plusieurs jours de quêtes, avec des rapprochers difficiles qui n'aboutissent pas, et en fin de journée nous abandonnons; puis presque successivement nous attaquons et faisons de beaux parcours, sans rien de particulier à signaler, mais ayant affaire à de vieux loups, nous sommes contraints à la nuit d'arrêter, les animaux changeant de pays.

En avril de la même année, le mois ressemble au précédent, avec des voies rencontrées à toutes nos sorties, mais sans attaques possibles. Nous ne nous décourageons pas, puisqu'il y avait toujours connaissance des loups, et des rapprochers très passionnants par leur difficulté. Mais un matin on nous indique que près du village du Dognon, commune de Saint-Maurice, il y a eu des oies prises et des moutons bagarrés; la direction présumée était vers les fermes du Minerais. Nous y allons de bonne heure; aussitôt les chiens éventent le long d'un chemin bordant le bois, et emmènent la voie en rentrant dans les brandes épaisses; les fermiers des environs étaient venus avec leur fusil et entouraient le bois, et hélas! pour un beau courre, un coup de fusil est entendu, et un superbe loup est étendu; les gens sont heureux, nous ne pouvons que constater le résultat bienfaisant pour eux, et nous résigner à ne pouvoir courir plus longtemps qu'une autre fois. L'égoïsme humain reparaît toujours.

Mais plus tard, le 25 mai 1909, par une grosse chaleur orageuse, nous partons avec l'espoir de retrouver dans le bois de la Bigotte, commune de Vernon, un des loups que nous y avions attaqué plusieurs mois avant. Arrivés

au bois, nous le faisons très consciencieusement, sans y trouver la moindre voie. Nous continuons notre quête par les bois de Chire-les-Bois; rien non plus, nous avançons vers la forêt de Verrières, faisant minutieusement toutes les allées et les carrefours; nous commençons à nous étonner de n'avoir pas la moindre « connaissance » dans ces parages aimés des fauves; enfin en arrivant à une lisière vers Bonnègre le soleil dardait ses rayons vraiment trop chauds, cela ne nous favorisait pas dans notre quête, malgré tout, enfin arrive une lueur d'espoir; au milieu de ces belles et larges allées qui sillonnent la forêt, tous les chiens se « rabattent » et en « reconnaissent » assez chaudement pour se récrier, en avançant; mais au bout de cent mètres, ils tâtent les côtés à droite et à gauche, et malgré leur activité, ils ne peuvent ni faire « suite », ni trouver la rentrée au fourré. Après les avoir laissé travailler tout à leur aise, nous essayons de les entraîner vers ceux qui faisaient tête vers la grande allée centrale qui traverse la forêt et qui va de Chire aux Bâtiments (maison de garde), croyant d'après l'intonation que ces chiens-là avaient le « droit », ils avaient presque tous rallié à notre voix, sauf « Wagram » qui semblait rentrer au fourré avec une idée, mais il emmenait à la muette. Nous n'avions pas fait dix pas, que j'entends la superbe gorge de « Wagram » éclater au fourré, cela me réjouit l'âme, car ce chien est très sûr, plutôt trop sage. Au premier coup de gueule en succèdent d'autres, c'est le lancer. Nous faisons rallier au grand trot, tout part avec entrain, et en avant la belle musique.

La chasse traverse la grande allée centrale, passe dans les grandes enceintes inextricables et se dirige vers « La Ronde », retourne toujours en forêt, vers la route de Dienne aux Bâtiments, ressaute la grande allée au carrefour du Grand Feu, fait un tour vers la Chapelière, repasse à Bonnègre, prend les défrichés de Bois-Genets, et là tourne et retourne à chaque instant; on nous renseigne alors, c'est le fameux loup boiteux déjà chassé, les chiens le chassent avec ardeur, mais la chaleur est devenue intense, et après deux heures et demie d'une

poursuite acharnée, les chiens harassés par la chaleur qui les accable nous forcent à abandonner notre animal qui se dirige vers Dienne, de son train ralenti par sa boiterie mais avec son endurance à toute épreuve. C'était la deuxième fois que, l'ayant trouvé, nous avions la malchance de l'attaquer tard, après un long parcours de quêtes, et ce jour-là avec en plus une température trop chaude. Je l'ai souvent regretté depuis, car nous ne l'avons plus retrouvé, il avait dû changer de pays après ces chasses-là, et c'est une déveine de ne l'avoir pas eu un matin par bon temps, avec des chiens frais; quelle superbe chasse il aurait fournie! C'est l'aléa de toutes les quêtes, et c'est peut-être aussi ce qui en augmente l'attrait, on n'est jamais sûr de rien.

Pour maintenir nos chiens en haleine, nous sortons régulièrement, malgré ce temps d'été particulièrement chaud, car on nous signale un peu de tous les côtés la présence des loups, et nous croisons souvent leurs voies dans nos quêtes que nous faisons à la pointe du jour. Mais la chaleur arrive trop vite pour permettre de suivre longtemps. Nous décidons de faire le contraire, de partir vers l'après-midi et ainsi d'aller vers la fraîcheur relative du soir et de quêter en plein fourré en accompagnant nos chiens en plein milieu des bois, en faisant systématiquement des quêtes croisées en X, pour faire partir un animal, s'il y en a, qui se déroberait au bruit et se livrerait ainsi aux chiens; cela nous a réussi très souvent par la suite.

Donc le 28 juin de cette année 1909, la chaleur était si forte que nous avions, mon camarade Henri Lavergne et moi, l'intention de sortir simplement les chiens sur une route pour les promener et les maintenir en forme. Vers trois heures de l'après-midi, le facteur de Gençay, Robert, revenant de sa tournée de Brion, me dit que le matin un loup avait été vu et tiré par des métayers des Rabries, commune de Brion, dans les bois de l'Eau, sur la lisière faisant face au dit village des Rabries. Bien qu'avec cette température torride je ne comptais pas prendre la voie de cet animal vu le matin, ce renseignement nous fit changer d'avis. Nous nous décidons à

faire seller de suite nos chevaux et à emmener les chiens vers l'endroit indiqué par le facteur. Pendant les cinq kilomètres qui nous séparaient du bois, la chaleur était tellement accablante que les chiens suivaient au pas, en tirant la langue, sans avoir envie de s'éloigner dans les champs. Pour ralentir encore la marche, nous mettons pied à terre, avec l'espérance qu'arrivant un peu plus tard au bois le soleil aurait un peu baissé, et que les chiens seraient plus à l'aise pour quêter. Nous arrivons vers quatre heures et demie et de suite nous appuyons vivement les chiens sur la lisière abordée par l'animal le matin. Ne trouvant aucune indication, nous rentrons sans hésiter dans les fourrés avec les chiens qui trottaient devant nous en éventant; nous faisons ainsi quelques centaines de mètres, et nous arrivons au milieu du bois, où se trouve une vaste étendue uniquement garnie de brandes, bruyères et épines très denses. Les chiens peuvent s'étaler en éventail; presque aussitôt, les chiens « Gençay » et « Wagram » sentent à la branche en prenant ce galop que l'on n'oublie pas quand on a vu des bâtards prendre des voies un peu hautes, le reste des chiens commençant également à en reconnaître. « Gençay » et « Wagram » accentuent leur galop et c'est par bonds maintenant qu'ils ondulent dans la brande devenue plus élevée; ils disparaissent au fourré, le vieux « Brimbaleau » commence à crier, puis à cinq cents mètres en avant, la superbe gorge de « Gençay » nous dit que l'animal est debout. « Écoute »! « Écoute »! criions-nous énergiquement pour faire rallier le gros des chiens, c'est le lancer dans toute sa beauté, avec cette émotion de joie intense qui étreint le cœur du veneur passionné; avec la fougue que les chiens mettent sur la voie fumante ils embarquent le loup dans les enceintes les plus épaisses. Il est sans doute impressionné par la menée des chiens et les tons de trompes, qui lui sonnent de joyeux bien-aller; il fait un tour rapide dans toute l'étendue du bois de l'Eau et dans la Mingre, puis débûche entre les villages du Dognon, commune de Saint-Maurice, et de Narvarran, commune de Brion, rentre très vite dans les bois de la Vacherie, traverse la route de Saint-Maurice à Saint-Laurent-de-

Jourdes, reprend le bois des Molles, va vers les fermes du Minerai, prend et le suit le grand chemin qui va rattraper la petite route du Minerai à Saint-Laurent, arrive à l'endroit où le chemin aborde la dite petite route. Il y a en faisant face à Saint-Laurent, à droite, une étendue de brandes. Les chiens arrivent là près de la route, cherchent naturellement à la traverser; ne trouvant rien en face, ils essaient de prendre la voie sur la route même en suivant en direction de Saint-Laurent. Ils ne trouvent rien, donc léger balancer, mais à ce moment j'aperçois au milieu de la brande à droite, mon chien « Gençay » qui, avec toujours son merveilleux instinct, avait fait seul son retour, et qui emmenait la voie d'autorité; très vite j'appelle les autres sur la route pour les faire rallier et les mettre au moment où je présumais que « Gençay » sortirait de la brande faisant tête vers Ransanne. Mais pas du tout; comme j'arrivais à l'autre extrémité du fourré, un charretier qui était sur la route crie de toutes ses forces : « Au loup! Au loup! » Je me retourne et vois en effet un énorme loup. Il s'était relaissé dans cette brande de peu d'étendue, comme un vulgaire lièvre, et était reparti derrière le chien, prenant sa double pendant trois ou quatre cents mètres, mais « Gençay » avait tout débrouillé et emmenait son animal, comme à son habitude, d'un train fou; les autres chiens étaient à la traîne sans pouvoir le rejoindre.

Il gagne alors la Chapelière, rentre en forêt de Verrières par Bonnègre. Avant de gagner la forêt, il passe carrément dans un troupeau de moutons; à mon passage la bergère était encore toute pâle et émotionnée, m'indiquant tout par phrases haletantes. A partir de cet instant, le chien « Gençay » prend une tête considérable; seul, il fait traverser au loup toute la forêt dans sa plus grande largeur. En arrivant près du gué du Minerou, des bûcherons nous disent que le loup et le chien étaient presque ensemble à dix pas l'un de l'autre. Aussi, malgré toute notre célérité, nous ne pouvons le rallier; ce n'est que vers la Forge de Lhommaize que nous parvenons à l'apercevoir se profilant à l'horizon. Les autres chiens qui nous suivaient à ce train de course, l'aperçoivent

et le rattrapent, ils reprennent la voie et cette chasse fantastique continue, la nuit étant arrivée depuis un moment.

Pour nous, l'animal tiré le matin était gêné par du plomb bien placé. L'impression que nous en ressentions est difficile à rendre; dans ce début de nuit d'été, le récri puissant de ces enragés chiens qui se répercutait dans les coteaux, enflammait, à notre insu, notre imagination déjà excitée par la course folle depuis l'attaque, et qui voyait cet animal de légende prêt de succomber devant l'effort d'une meute déterminée à donner le maximum de tous leurs muscles pour vaincre l'ennemi.

Évidemment en ces heures, tout devenait irréel, on ne savait pas au juste où on se trouvait ni d'où l'on venait, on vivait ces minutes vibrantes où tout l'être est tendu comme vers un rêve, un beau rêve. C'est exaltant à l'infini. Puis, sans se rendre compte de la nuit, les premières étoiles scintillent, on galope, les chiens chassent redoublant de cris, leur gorge semble s'amplifier au fur et à mesure que l'animal s'avère sur ses fins. Puis c'est les gros abois rageurs devant un animal épuisé qui, les babines retroussées, les yeux mauvais, interdit encore l'approche aux plus hardis, puis descente précipitée de cheval et un coup de revolver à bout portant l'abat. Il est dix heures et demie du soir, c'était un loup énorme. Nous sommes de l'autre côté de Civaux, à vingt-huit kilomètres de nos demeures. Ivres de joie nous retraisons par une belle nuit, au pas, et rentrons vers une heure du matin. Quelle belle chasse! Quel joli souvenir! Quel beau travail des chiens par mauvaise terre, en plein été!

Après cette équipée, nous faisons quelques promenades de santé, puis le 5 juillet 1909, à la pointe du jour, nous retournons au bois de l'Eau, parce que d'abord ces bois sont peu éloignés et, en plus, comme le loup pris fin juin était un mâle, nous supposons qu'une louve peut s'y trouver, ces enceintes étant un lieu fréquenté de tout temps par ces fauves. Malheureusement, le temps était très orageux et menaçant. Malgré tout nous partons; arrivés au bois nous faisons les taillis de la Mingre sans rien

trouver, nous nous enfonçons vers les bois de l'Eau, le temps se charge de plus en plus, l'orage monte, mais les chiens archi-entraînés et tellement bien ajustés dans cette voie, travaillent dans leur quête avec leur ardeur habituelle, en foulant la brande épaisse; ils prennent une voie très chaude et l'emmènent gaiement. Chaque minute nous rapproche du lancer que nous sentons imminent, mais un terrible coup de tonnerre suivi d'une bourrasque d'eau, nous contraint à interrompre notre rapprocher; l'eau tombe avec une telle violence que nous sommes obligés d'aller au village des Rabries, pour abriter chiens et chevaux dans une vaste grange. Nous étions dépités et maudissions le temps. Force nous fut d'attendre une heure malgré notre impatience. Mais en trépignant nous guettions le ciel pour y voir une éclaircie, enfin la pluie sembla vouloir cesser et n'y tenant plus nous essayons de reprendre notre voie; mais arrivés à l'endroit où nous l'avions laissée, la pluie recommence, et malgré leur travail appliqué les chiens ne peuvent faire suite, l'eau ayant complètement effacé les traces du passage de notre animal.

Avec des regrets, nous sommes désolés d'abandonner notre quête, malgré les grands devants faits avec sagacité et ténacité; nous rentrons navrés d'avoir, pour peu de chose, raté une belle attaque. La résignation comportait aussi l'espérance de retrouver un jour là ou là cet animal.

Sans nous lasser pour ne pas laisser les chiens au chenil, et les avoir bien en mains et entraînés, nous sortons tous les trois ou quatre jours régulièrement.

En août de cette année 1909, le 19 de ce mois, nous dirigeons nos pas vers les Bois-Gondin, situés à six kilomètres de Gençay, sur la route d'Anche-Voulon, et faisant partie de la commune de Marnay; nous nous y dirigeons de façon à y être juste au lever du jour; nous abordons le bois à l'endroit dit « Poirier d'Argent ». Les chiens rentrent gaillardement aux fourrés, et à ce moment précis se place un très joli souvenir, une vision de rêve pour un veneur!... En même temps, et après quelques coups de gueule des chiens, sortent dans un large

champ nu intercalé au milieu des bois, comme un bouquet de feu d'artifice, à quelques secondes près, un beau lièvre qui vient se taper dans nos chevaux, un renard qui se dérobe en tapinois en suivant la lisière, deux biches et un daguet qui bondissent en plein travers du champ, et à deux minutes d'intervalle deux loups qui passent à une extrémité d'un galop silencieux et rasant, et tous gagnent les bois en face.

Avouez que cette diversité était un spectacle peu banal; du reste, pendant un instant nous restâmes muets, n'en croyant pas nos yeux, littéralement sidérés. Puis la raison reprenant le dessus, nous nous disions : « Quelle salade pour les chiens, comment vont-ils s'en tirer? » Nous ne leur disons absolument rien, attendant qu'une bêtise évidente soit faite, pour intervenir. Mais contrairement à nos craintes, les chiens bien ameutés sur les loups négligent les autres animaux. Nous respirons et nous les admirons secrètement. Nous nous mettons à train de course pour les suivre, de façon à nous trouver près d'eux lorsqu'ils débûcheront car les bois sont de peu d'étendue. En effet quand nous sortons des bois, les chiens à pleine gorge et à grand train sont déjà loin de nous. Nous n'arrivons pas à les rattraper, mais les avons à l'oreille et aux yeux. Les loups sautent la route de Gençay à Anche en face la ferme du « Bouchet », traversent le bois du même nom, passant près du village de Bois-morin, rentrent dans les « Talles », se dirigent vers Ferrabœuf. Arrivés entre Ferrabœuf et la Gautronnière, des travailleurs dans les champs nous disent avoir vu d'abord les deux loups qui, avant d'arriver à leur ferme, s'étaient séparés, l'un se dirigeant vers la forêt des Coussières, l'autre allant vers Champagne Saint-Hilaire. Ils ajoutent que trois ou quatre chiens sont partis sur celui allant vers les Coussières, et que le gros des chiens est sur celui allant vers Champagne. Comme il est impossible d'aller arrêter les trois ou quatre chiens, car nous perdriions tout, nous nous dirigeons aux grandissimes allures vers le gros des chiens. On les entend à peine, mais le pays nous est connu, et nous prenons une petite route qui nous avance beaucoup, de sorte que nous

arrivons en même temps qu'eux dans les prés et paddocks du haras de M. de Rothschild. Entre temps, de la Gauthronnière il était retourné vers Tampenoux, passé à Neda, à la Fraudière, dans les bois de la Courdennière, avait traversé les brandes dites « du Parc », sauté la route de Champagne à Vivonne, et était arrivé vers les paddocks du haras de M. de Rothschild. Là, il évite l'agglomération, va au Lethe, passe la route de Champagne à Vivonne, arrive à Fontmorre, saute la route Champagne-Anche, arrive au Sarsin, près Ceaux, passe le Clain à Bois-Brault, remonte vers le Moulin de Sée, et aborde les grands bois de la Millière, en sort assez vite, et s'en va par les boqueteaux vers la commune de Romagne. Là, les chevaux bousculés avaient un peu perdu du temps au passage du Clain, de sorte qu'en arrivant vers le bourg, nous étions semés à fond; quelques personnes avaient vaguement entendu la chasse allant vers Civray. Après des investigations plus approfondies, nous sommes obligés de constater que nous sommes totalement perdus et il ne nous reste plus qu'à faire nos vingt-cinq kilomètres de retraite, en maugréant, sans un chien derrière nous. Le soir tard, les quatre chiens partis en forêt des Cousières sont rentrés au chenil; les autres, les uns après les autres sont rentrés dans la journée du lendemain, très épuisés, l'un était resté recueilli dans une ferme.

Une belle chasse évidemment, mais trop de train, pas facile à suivre; resta au fond du cœur la joie intense de savoir le bon comportement des chiens.

*(A suivre.)*